

WARNER BROS. PICTURES FRANCE
présente
Une production **TABO TABO FILMS**

PASSE PASSE

Un film de

Tonie Marshall

Avec

Nathalie Baye **Édouard Baer**

Guy Marchand - Mélanie Bernier - JoeyStarr
Maurice Bénichou - Bulle Ogier

SORTIE LE 16 AVRIL

Durée : 1h33

www.passepasse-lefilm.com

Distribution

WARNER BROS. PICTURES FRANCE
Contact Eugénie Pont
115/123, avenue Charles de Gaulle
Tél. : 01 72 25 10 82



Presse

MOTEUR!
Dominique Segall
Astrid Gavard
astrid.gavard@wanadoo.fr
20, rue de la Trémoille
75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95



Synopsis Une sortie d'autoroute manquée et voilà Darry Marzouki (Édouard Baer), prestidigitateur au chômage, croisant la route d'Irène Montier Duval (Nathalie Baye), une bourgeoise chic, le sac Hermès rempli de billets de banque. Par amour, elle a servi d'intermédiaire dans une vente d'armes entre un ministre français (Guy Marchand) et la Corée. L'affaire s'est ébruitée. Le ministre veut lui faire porter le chapeau.





En fuite, elle propose à Darry de le payer pour qu'il la conduise à Genève dans sa belle BMW. • Le hic, c'est que la BMW n'est pas à Darry. Il l'a volée sur un coup de tête à son beau-frère (JoeyStarr), un type burné borné, qui promet de l'étriper s'il ne la rend pas. Ne pouvant accepter la proposition d'Irène, Darry s'invente une identité d'altermondialiste se rendant à Locarno pour un sommet. Irène, qui rêve de changer d'air, se prend au jeu. • Ils ont peu en commun. Ils passeront trois jours ensemble. Trois jours inoubliables... À leurs trousses, des Coréens, la DST, un Ministre et le beau-frère... Au bout du chemin, la route, la bonne, celle qu'ils vont prendre pour changer de vie...





Note d'intention

de Tonie Marshall

C'est toujours difficile de savoir exactement pourquoi on fait un film ; Bien sûr il y a le désir, l'intuition, l'envie de raconter une histoire, des personnages, mais à chaque fois, je le comprends vraiment quand le film est fini, vu, partagé. Ce qui est sûr, c'est que j'avais envie de m'essayer à une comédie sophistiquée, d'exploiter les ressorts classiques d'une rencontre entre deux personnes que tout oppose.

Au départ d'un scénario, pour moi, il y a toujours une scène originelle, rêvée ou vécue...

Pour PASSE PASSE, il y avait ce type, un peu dépressif, au chômage, qui pique la voiture de son beau-frère sur un coup de tête et qui aperçoit, abandonné au bord de la route, un sac Hermès avec un manteau de vison posé dessus. Il s'arrête : dans le sac, des millions, au bout du sac, une bourgeoise chic, en fuite elle aussi, avec qui tout peut commencer...

A priori tout les oppose, mais en fait, tous les deux sont un peu paumés, chacun l'exprime à sa manière : lui est introverti, un peu sombre ; elle est autoritaire et donneuse de leçon : Le dépressif et l'emmerdeuse.

Ce qui m'intéressait, dans leur opposition, c'était qu'elle soit plutôt libérale, et lui plutôt pas

grand-chose, mais de gauche : elle lui demande de l'emmener à Genève, il refuse, prétextant de devoir se rendre au sommet antimondialisation de Locarno. Et puis les événements vont faire qu'il va y avoir en quelque sorte une inversion de destins.

J'ai aussi écrit en pensant à Bulle Ogier, car la relation de Darry à sa mère est un axe prépondérant dans le film.

Au fond, j'avais envie de raconter l'histoire de deux adultes qui n'ont pas trouvé leur place dans la vie, comme ça arrive à beaucoup de gens. En se rencontrant, en partageant des choses tout à fait inattendues, ils vont se révéler l'un l'autre. Trouver sa place, ce n'est pas forcément en rapport avec le travail, avec l'amour ; c'est une sensation, celle d'être au bon endroit, au bon moment. Et dans notre époque confuse et âpre, dans notre monde de concurrence, d'urgence, cette sensation d'évidence est plus difficile à atteindre que jamais.

PASSE-PASSE est une comédie sentimentale qui repose beaucoup sur l'alchimie entre les deux acteurs. C'est aussi un road-movie qui traverse la politique, le luxe, la gastronomie, la maladie... Sous couvert de fantaisie, le film touche à des choses sérieuses, parfois graves. C'est un goût, chez moi, traiter avec légèreté de choses profondes et touchantes. On est toujours sur le fil, ça relève du tour de passe-passe. Et comme toujours bien sûr, on espère un peu de magie...



Tonie Marshall

Entretien

Vous dites souvent que ce sont des images précises qui sont au point de départ de vos films. Vous souvenez-vous de celles qui ont pu être à l'origine de PASSE PASSE ?

Il y en a eu deux très différentes. La première, c'est celle d'un sac Hermès plein de billets abandonné au bord de la route en rase campagne et alors qu'un conducteur, intrigué, s'arrête, une femme sort du champ de blé, récupère son sac et monte dans la voiture. La deuxième, c'est le visage d'un homme où se lit un profond désespoir: sa mère qu'il aime énormément vient d'être emmenée dans une institution où, à cause de son état de santé - je ne sais si à l'époque, j'avais déjà pensé à un Alzheimer - il a été contraint de la placer. Très vite, ces deux hommes n'ont plus fait qu'un dans ma tête ...

Ensuite, est-ce que c'est le désir de retrouver Nathalie Baye pour la troisième fois, près de dix ans après VÉNUS BEAUTÉ INSTITUT, qui a nourri le personnage d'Irène Montier-Duval ou est-ce au contraire ce personnage qui, une fois écrit, vous a conduit à Nathalie ?

Les deux se sont mélangés. Pour les bases du personnage d'Irène, je m'étais un peu inspirée d'événements réels, et je voulais m'en échapper, ouvrir l'histoire, le personnage. J'ai tout de suite imaginé

Nathalie. Elle a nourri le rôle... C'est quelqu'un sur qui je projette naturellement mes idées et qui me permet plus facilement de donner corps à un personnage.

Comment l'expliquez-vous ?

C'est difficile à expliquer justement. Il y a comme une évidence. C'est peut-être ce dosage singulier qu'elle a, entre drôlerie et mélancolie. Elle est volontiers prescriptrice avec une légère araignée au plafond... Dans la vie de tous les jours, son comportement parfois, me rappelle un peu celui de ma mère, elle me fait rire et, en même temps, elle dégage un aspect un peu « à côté ». Et c'est précisément dans ce sens-là que j'ai envie d'aller, de développer mes personnages. J'adore la comédie mélancolique. Elle, c'est un univers où elle va tout naturellement... En plus, c'est une des rares actrices à pouvoir être entièrement crédible aussi bien dans la peau d'une fille qui gagne le Smic, comme dans « Vénus Beauté », que dans celle d'une flambeuse qui a un sac Hermès plein de biftons, a toutes les grandes marques comme références et va dormir au Ritz quand elle ne sait plus où aller...

On a l'impression que, de film en film, vous dessinez les différents visages de la même femme, une femme mûre qui est toujours un peu perdue, pas tout à fait à sa place, et espère une deuxième ou une troisième chance d'histoire d'amour...

C'est vrai, il y a des correspondances entre elles. Je n'en ai pourtant pas conscience au moment où j'écris, c'est davantage lorsque je vois le film



terminé que ça me saute aux yeux. Le personnage d'Irène dans PASSE PASSE, était décrit comme plus offensif et puis, par la force des choses, par la force de la vie, il est devenu un peu plus mélancolique. Et même si ce n'est pas ce que je vis moi, on y retrouve sans doute des éléments de ce que je suis. Ces moments de mélancolie mais aussi ces instants d'intensité, d'énerverment, d'énergie, de légèreté...

Dans le film, de la même manière que vous jouez sur tous les registres – la fantaisie, l'émotion, les sentiments... – vous abordez et mélangez un nombre incalculable de sujets: la maladie d'Alzheimer, le trafic d'armes, le syndrome de Tourette, la corruption politique, les altermondialistes, le luxe, la gastronomie, la violence, l'amour, la solitude... Aviez-vous tout cela en tête lorsque vous avez commencé le scénario ou est-ce venu au fil de l'écriture?

Certains éléments, forcément, étaient là dès le départ. D'autres sont venus ensuite. Je

me laisse toujours entraîner par mon imagination qui me conduit sur des chemins que je ne soupçonne même pas quand je commence à écrire! Par exemple, puisqu'il est question de trafic d'armes, j'imaginai qu'un Coréen pourrait bien faire l'intermédiaire et qu'il pourrait être beau comme une vedette de cinéma et que mon héroïne aurait donc une aventure avec lui... Quant au sommet altermondialiste, je me dis que c'est à la fois précis et un peu abstrait, donc tout le monde peut venir là! En plus, c'est un lieu où la parole est ouverte et il pourrait y avoir dans un coin quelqu'un qui, tout d'un coup, aurait une parole sur comment la politique peut être de temps en temps excitante, changer de forme : ce qui n'est pas vraiment le cas en ce moment. Et surtout, c'était l'occasion de mettre en scène la confrontation de deux « pensées ». Elle,



plutôt libérale et péremptoire, et lui – ça, ça me faisait rire! – pris de cours, fait un mensonge en se prétendant militant altermondialiste... Et plus il s'enfoncé, puisqu'il n'y connaît pas grand-chose, plus elle, elle s'y intéresse. C'est un peu comme s'ils échangeaient leur destin. Chacun va laisser des traces sur l'autre... Et ainsi de suite... C'est aussi pour ça que le film s'appelle PASSE PASSE!

Avez-vous trouvé facilement l'équilibre entre tout ça?

Facilement, ce serait beaucoup dire! De toute façon, j'ai toujours tendance à écrire des scénarios où il y a trop de choses. Dans ces cas-là, je le paye au tournage. Je ne fais pas de séquenceur, je me laisse porter par les personnages. Une fois qu'ils se mettent à parler, je les suis... J'ai quand même fait sept



ou huit versions du scénario justement pour trouver le bon équilibre de tous ces ingrédients. J'ai lu un jour une interview d'Almodòvar dans laquelle il disait qu'il fallait se méfier de son imagination. Il a absolument raison! Absolument. L'imagination est un luxe sans fin. Quand les idées arrivent, c'est drôle, c'est tentant de toute les mettre, de les enchaîner... Il faut juste faire attention à un moment de ne pas aller trop loin et de ne pas perdre l'essentiel de ce qu'on veut raconter, de ce qu'on veut dire... C'est une préoccupation que j'ai bien sûr retrouvée à chaque étape du film: à l'écriture, au tournage et au montage.

Si Nathalie Baye peut tout jouer, Édouard Baer trimballe avec lui un univers très singulier où la nonchalance le dispute à la fantaisie. De quelle manière sa présence a-t-elle infléchi le scénario?

J'ai écrit le scénario sans avoir d'idée de casting précis pour le personnage masculin, Darry

Marzouki. Nathalie a tout de suite été séduite à l'idée de jouer Irène et a aimé le scénario qui, Dieu merci, l'a fait rire ! Mais le fil rouge du film, c'était quand même le personnage masculin. Elle tenait à un acteur avec lequel elle puisse vraiment échanger, vraiment partager le plaisir du jeu. On a cherché, et lorsqu'on est arrivé à Édouard, il a fallu en effet retravailler le personnage. Au départ, le type était... pas plus bas du front mais... plus informe, moins éduqué ! Avec Édouard, ça ne marchait pas... Je me suis dit que j'allais en faire un homme, qui avait grandi dans une famille d'artistes cultivée, sensible, ouverte mais plutôt fauchée, et qui, là, était un peu à la ramasse. Ce qu'illustre bien la scène où il dit à sa mère : « *Si tu m'avais inscrit en boxe au lieu de m'inscrire à la danse classique, ça aurait sans doute changé beaucoup de choses maman...* » J'imaginai bien Édouard dire ça !

J'en ai fait un prestidigitateur, c'est un métier qui semble sans réalité, c'est l'art de l'escamotage...

En quoi diriez-vous qu'Édouard Baer et Nathalie Baye se complètent ?

D'abord, je trouve qu'ils sont d'une grande élégance. L'élégance, pour moi, ce n'est pas un truc extérieur, c'est une manière d'être qui fait que, même dans les pires moments, il y a une sorte de tenue, de fantaisie, de dignité, de légèreté. C'est ce que j'aime dans la comédie américaine, dans ces films comme *LES VOYAGES DE SULLIVAN* de Preston Sturges, où le moindre

clochard a une classe folle. Ils ont ça en commun. Et puis, ils ont eu pendant le tournage un très joli regard l'un sur l'autre, très bienveillant, si bien que quelque chose circule entre eux qui tient du charme pur. C'est un très joli couple de cinéma, un peu cassé et qui va se refaire à la fin. D'ailleurs, si je devais résumer le sujet de PASSE PASSE, je dirais que c'est l'histoire de deux adultes qui n'ont pas trouvé leur place et qui, grâce à leur rencontre, vont en trouver une qui... n'était pas du tout celle qu'ils avaient prévue au départ !

En plus de Nathalie Baye, vous retrouvez aussi Bulle Ogier...

J'ai écrit le personnage pour Bulle, c'est sûr. Le visage de cette actrice me bouleverse. Elle m'émeut profondément. J'adore filmer son visage. Et puis, le destin a bien fait les choses, car je trouve qu'elle est une mère plus que plausible pour le personnage que joue Édouard. Il y a ce même décalage, ce côté un peu lunaire, cette manière d'être là tout en étant un peu ailleurs...

Et vous retrouvez aussi la toute jeune Mélanie Bernier que vous avez choisie pour jouer dans « Vénus et Apollon », la série tirée de « Vénus Beauté »...

Il y a une autre actrice formidable que j'ai connue comme ça, c'est Maeva Pasquali, qui joue ici l'hôtesse d'EuropCar. Le rôle de Mélanie n'était pas évident. Elle incarne le salut du personnage



d'Édouard. D'une certaine façon, en rencontrant cette jeune fille dans l'institution où il dépose sa mère, victime d'un Alzheimer, le personnage tourne une page de son passé et trouve la clé de son avenir. Sauf que cette jeune fille est ... victime du syndrome de la Tourette! Ce n'est pas facile d'aimer quelqu'un comme ça, mais en même temps, c'est aussi ce qui fait le prix d'une telle relation.

Trouve-t-on facilement jusqu'où on peut rire – et faire rire - d'une maladie comme celle-là?

Non, c'est très difficile. Autant à l'écriture, je n'ai aucun complexe, aucun scrupule, autant lorsqu'arrive l'incarnation, c'est très difficile. C'est en ça que le travail qu'a fait Mélanie est formidable. Pour un acteur, si vous sortez ces dialogues impossibles d'une traite, sans émotion, c'est drôle deux minutes, et ensuite, c'est gênant. Et si vous le faites complètement éperdu, vous perdez la drôlerie. En plus, il faut pousser de vrais hurlements, donc c'est très dur physiquement! Elle s'en est remarquable-

12



ment sortie, et puis elle a cette voix qui casse, qui craque... Quant à Michel Vuillermoz, qui joue le directeur de la clinique Petrov, il nous a donné à tous l'envie de nous faire interner !!

Vous donnez deux beaux rôles de politiciens pas très clairs à Guy Marchand et Maurice Bénichou...

Au départ, le personnage du ministre compromis dans le scandale des ventes d'armes, je le voyais plus jeune, plus retord, mais lorsqu'est arrivée l'idée de Guy Marchand, on s'est dit qu'il n'avait pas son pareil pour incarner cette espèce de tranquille lâcheté, de veulerie que peuvent avoir certains hommes de pouvoir! Quant à Maurice Bénichou, il peut tellement tout jouer qu'il est inclassable! Il





était donc l'idéal pour ce type très trouble qui fait l'aller-retour entre le ministre et un groupe de vente d'armes et dont on ne sait jamais tout à fait dans quel camp il est...

Et puis, il y a Park Jung Hak, cet acteur coréen superbe...

D'abord, j'ai cherché un bon acteur coréen. Et, puisqu'il jouait l'amant de Nathalie et donc le rival du ministre, je voulais qu'il soit séduisant! On a commencé le casting par Internet et on a reçu des trucs de fou, des séquences collector! Il faut dire qu'à l'époque, la chanson qui devait être dans le film, c'était « Unforgettable » de Nat King Cole, donc je demandais aux Coréens de chanter « Unforgettable ». Je peux vous dire que j'ai une collec-

tion d'essais absolument insensée! Et puis finalement on est parti à Séoul faire des essais dans un hôtel... Ces moments-là, le décalage aidant, sont des rencontres inouïes, condensées en 24 heures: j'ai vu une pièce avec un grand acteur coréen, dans un théâtre qui passait cette semaine-là des films de femmes françaises et il y avait « Vénus Beauté »!!! J'ai beaucoup aimé travailler avec les deux acteurs coréens, leur discipline est « dépayssante ».

Pourquoi avez-vous changé d'avis sur la chanson? Pour une question de droits?

Pas seulement. Au fur et à mesure qu'on avançait dans le film, je me suis aperçue de son côté mélancolique et j'ai trouvé qu'« Unforgettable » se rapportait trop à la maladie de Madeleine, et pas assez au reste des protagonistes.... Et puis, un jour, j'ai entendu par hasard à la radio « Under my skin » de Sinatra, et je me suis dit qu'il y avait la même idée de la trace dans la peau qu'on n'oublie pas, et que c'était quand même un peu plus « swing »...





D'où est venue l'idée de JoeyStarr pour jouer le beau-frère, plutôt brut de fonderie, d'Édouard Baer?

On cherchait un type burné, borné, qui soit inquiétant, voire menaçant et surtout qui parle fort ... Comme c'était un rôle court mais important pour l'histoire, il fallait quelqu'un qui impose sa présence tout de suite à l'écran. Et Nicolas Ronchi, le directeur de casting avec lequel j'ai travaillé pour PASSE PASSE, venait de voir JoeyStarr sur le film de Maiwenn où il jouait son propre rôle et m'a parlé de lui. On s'est rencontré dans un bistrot et j'ai adoré ce mec-là. Lui aussi, je le trouve extrêmement élégant! D'une élégance naturelle, brute. La façon dont il regarde, dont il bouge... La classe! Je lui ai donné le scénario en disant « *C'est un petit rôle.* » Il m'a dit: « *Ça m'est égal, moi je débute.* » Je lui ai dit qu'il pourrait improviser, il m'a dit qu'il préférerait s'en tenir vraiment au texte. Il est parti en disant: « *Quand je vais dire à ma mère que je vais jouer dans un*

film! », c'était mignon! Sur le tournage, il avait un peu les jetons parce que c'était la première fois qu'il n'improvisait pas, qu'il ne se jouait pas lui-même... J'ai beaucoup aimé travailler avec lui. Je pense qu'il peut faire vraiment des choses au cinéma. Et puis, il y avait un vrai contraste avec le personnage d'Édouard, une opposition radicale, qui renforçait l'histoire... Comme avec Sandrine Le Berre, qui joue sa femme, et qui a une voix si douce, si singulière...

Et l'idée d'Hyppolite Girardot en premier ministre potentiel?

Dans le scénario, j'avais juste écrit « l'homme à la chemise blanche », et je cherchais avec qui Irène allait finir, enfin recommencer. Là aussi, c'est une scène très courte – mais importante. Il



fallait quelqu'un qui marque. Et puis, j'ai pensé à lui. D'abord... parce que je crois qu'il peut faire de la politique! J'y crois quand je le vois à l'écran. Deuxièmement, parce que, malgré son âge, il a un côté galopin, une espèce de dynamisme et... il est très sexy! Je trouve qu'à l'image, entre lui et Nathalie, ça fonctionne très bien.

Quel type de metteur en scène êtes-vous sur un plateau avec les acteurs?

Je reconnais que je suis quelqu'un de très angoissée, d'ultra-concentrée mais c'est normal: le tournage, c'est quand même le moment où tout s'incarne. Où, justement, tout a du mal à s'incarner. D'autant que j'ai une musique très précise en tête, je peux donc être assez emmerdante, Nathalie vous le dira!



Qu'est-ce qui était le plus difficile à accomplir sur le tournage pour vous? Le mélange des registres dont on parlait tout à l'heure?

Oui, bien sûr, trouver le ton juste entre la comédie, la fantaisie, la vérité, l'émotion, sans sacrifier les rebondissements de l'histoire... Mais pour être franche, le plus difficile... a été de vaincre la météo! On a eu une météo vraiment atroce. J'ai le sentiment qu'on a passé les trois quarts du tournage couvert de sacs poubelles autour de la voiture. Comme c'est une comédie, j'avais envie qu'il y ait un peu de soleil, de beaux plans de voiture dans des paysages lumineux, mais tout était plombé. On a pourtant tourné du mois d'avril au mois de juin. Pour les séquences de la fin du film, j'avais fait des repérages à Locarno – c'est là que je faisais se réunir les altermondialistes et se retrouver tous les personnages. C'était luxueux et sublime comme dans les James Bond. Eh bien, on a quitté Lyon où il avait plu absolument tous les jours, et quand on est arrivés à Locarno, alors qu'il n'avait

pas plu depuis huit mois, on a affronté une vraie tempête! Et la loge maquillage a pris feu! Édouard circulait en vélo en disant: « *I am Terry Gilliam don't worry! don't worry!* ». Cette loi des séries est tellement injuste que ça finit par être déprimant, et extrêmement gênant pour le travail: le bruit de la



pluie est plus fort que la voix des acteurs, lesquels acteurs doivent affronter la pluie, puis l'éclaircie, puis le vent, puis plus de vent... Pour les raccords, on peut se flinguer! Or toutes ces scènes-là, j'avais envie qu'elles passent comme ça [claquement de doigts]! Qu'elles soient en mouvement, dans l'énergie, la légèreté, le rythme... Heureusement, j'étais entourée d'une très bonne équipe, physiquement

très courageuse. Je crois que c'est le tournage le plus dur que j'ai jamais vécu. Peut-être aussi parce qu'on a beaucoup tourné avec la voiture et que ce n'est jamais très simple. On avait décidé de ne pas utiliser une voiture travelling: j'ai toujours le sentiment qu'il y a comme une espèce de mollesse, de la voiture elle-même, voire du conducteur. J'ai du mal à y croire. On a donc tourné avec une vraie voiture. Heureusement, j'avais un chef opérateur formidable: Christophe Offenstein. Un vrai casse cou. Il avait fait construire une coque en plexiglas qui était fixée sur la voiture et dans laquelle il y avait juste sa place et celle de la caméra! Quand on roulait à toute berzingue, j'avais peur pour lui!

C'est la première fois que vous travaillez avec lui...

J'avais vu ce qu'il avait fait dans NE LE DIS À PERSONNE et j'aime son énergie, le rapport qu'il a au cadre, cette façon d'aller chercher les acteurs tout en les rendant justes et beaux...

Quels étaient pour vous les principaux défis de mise en scène?

Ce que je voulais, c'était d'abord privilégier le jeu. Ce qui m'excite, ce n'est pas tant de mettre en place des mouvements, que d'obtenir exactement ce que je veux des acteurs. C'est ça qui prend du temps, surtout lorsqu'il s'agit de nuances un peu sophistiquées, des tempos particuliers... Mais je tenais aussi à un mélange de style et de rythme, d'élégance et d'efficacité, comme dans certaines comédies américaines! On a beaucoup couru, bougé...

Vous rendez un joli hommage à Darry Cowl, avec qui vous aviez joué au théâtre à vos débuts, en en faisant un ancien amour de Bulle Ogier...

Quand j'ai écrit le scénario, Darry était vivant et je voulais qu'il joue dans le film. Quand j'avais 18 ans, j'ai en effet joué une pièce avec Darry, « Duo sur Canapé ». Il m'a fait la cour comme personne ne me l'a jamais faite ! Il était inouï. Comme Donald O'Connor dans SINGING IN THE RAIN, il s'asseyait sur un canapé et se laissait tomber à la renverse en disant « Mademoiselle »... Il m'emmenait au casino, il m'emmenait partout. Je n'ai jamais aimé les hommes plus âgés que moi, sinon je serais tombée raide parce que jamais quelqu'un ne m'a fait une cour aussi brillante. Il était charmant. Sans doute faisait-il cela à toutes les jeunes filles, mais j'ai toujours gardé un souvenir enchanteur de cette tournée de théâtre. Et une vraie affection pour lui. J'avais écrit une scène où le personnage d'Édouard le retrouvait, l'amenait à Bulle dans la maison de retraite. Et elle qui ne se souvient plus de rien le reconnaissait. Et ils parlaient, ils parlaient. Édouard s'en allait ému d'avoir ressuscité la mémoire chez elle. Je trouvais merveilleux que Darry Cowl arrive comme ça. Je lui ai envoyé le scénario et il m'a rappelée en me disant que le rôle était vraiment mince. Je lui ai dit que c'était un clin d'œil, il m'a laissé des messages drôles – d'ailleurs le premier que j'ai reçu, c'est le soir où je suis allée voir le spectacle d'Édouard, « Luiggi Pizzoti », étrange coïncidence. On était en janvier 2006, il est mort un mois après. Je me suis demandé comment j'allais faire. Et puis,

j'ai eu l'idée de me servir d'une photo de lui. J'ai appelé Rolande, sa femme, qui m'a donné une très belle photo, et voilà...

Il y a une vingtaine d'années, Libération avait demandé à de nombreux cinéastes « Pourquoi



filmez-vous ? ». Si on vous posait la question aujourd'hui, que répondriez-vous ?

Pour le travail avec les acteurs. Pour les voir incarner des personnages que j'ai imaginés. Pour voir les personnages s'incarner dans des acteurs que j'aime et découvrir des acteurs que je ne connais pas...



Nathalie Baye

Entretien

Qu'est-ce qui vous attirait le plus dans PASSE PASSE : les retrouvailles avec Tonie Marshall ou ce personnage de comédie plutôt fantasque ?

Les deux ! Il y a toujours quelque chose d'émouvant et de rassurant, et aussi d'excitant et de stimulant à retrouver régulièrement un metteur en scène. Depuis ENFANTS DE SALAUD, Tonie et moi, on a changé, l'une et l'autre. On a avancé chacune de son côté, on a fait des films l'une avec l'autre et des films sans l'une et sans l'autre. Il y a à la fois l'acquis de nos expériences personnelles et le plaisir de la complicité retrouvée qui nous permet d'aller plus loin ensemble dans l'exploration d'un univers, d'un ton – même si les personnages qu'elle me propose sont à chaque fois différents.

Avec quelques points communs cependant : des femmes un peu en marge, pas tout à fait à leur place, un peu blessées, courant après le rêve d'une nouvelle histoire d'amour...

Parce que Tonie est un auteur. Et que comme tous les auteurs, elle est attirée par des thèmes qui lui sont proches, qui la racontent un peu et qui reviennent sans cesse...

Tonie Marshall dit que lorsqu'elle écrit pour vous, vous êtes un support idéal à son imaginaire. Ça tient à quoi d'après vous ?

Souvent quand je travaille avec Tonie, je peux, sur le plateau, donner l'impression de ronchonner, d'être... aussi emmerdeuse qu'elle ! Mais j'ai toujours du plaisir parce que les rôles qu'elle m'offre sont toujours des rôles formidables. Elle est quasiment la première à m'avoir proposée des personnages loufoques, fantasques, imprévisibles, décalés... Sans doute, est-ce dans cet échange-là qu'on se complète bien. On me voit souvent comme quelqu'un de carré, d'efficace, de déterminé. J'ai ce côté-là mais je suis aussi le contraire. Et ça, Tonie l'a très bien senti. Peut-être aussi parce que, par certains côtés, je lui rappelle un peu Micheline [Presle, sa mère]. Comme elle, par exemple, il m'arrive fréquemment de dire un mot à la place d'un autre. Je fais des lapsus de dingue dont il m'arrive de rougir après coup, même des années plus tard ! Tonie s'en est d'ailleurs servi dans ENFANTS DE SALAUD. Elle perçoit chez moi des choses que peu de gens voient, ça lui donne une ouverture, ça nourrit sa fantaisie, ça débride son imagination. Et, en plus, elle me fait confiance pour jouer ça...

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce nouveau personnage, Irène Montier-Duval, qu'elle vous a donné dans PASSE PASSE ?

Le fait que ce soit une parfaite emmerdeuse ! Une femme qui se mêle de tout, qui estime que tout lui est dû. Une aventurière un peu fofolle qui ne pense qu'à elle, qui veut que ça tourne, que ça avance, qui a forcément un avis sur tout... Pas antipathique mais réellement emmerdeuse.

Et qu'on sent en même temps assez fragile, assez désemparée, très vite border-line... Elle fait partie de ces gens qui s'occupent de tout pour ne pas se noyer, qui ont l'air comme ça très curieux mais qui ne font en fait qu'effleurer les choses. C'est une sorte de funambule. D'ailleurs, le film raconte la rencontre de deux funambules, parce que le personnage d'Édouard est aussi un sacré équilibriste! Même s'ils sont différents, ils ont tous les deux ce

sont tous les deux dans un système de « démerde » qui ne pourra pas toujours durer, même si ce sont de grands enfants – et c'est encore plus grave pour elle qui est plus âgée! – qui n'arrivent pas à grandir, à mûrir, à être responsables! Ils ne voient pas que le temps avance, que le temps passe, qu'il y a un moment où ils ne pourront plus continuer à vivre comme ça. Ce n'est d'ailleurs pas le moins touchant chez eux.



sentiment qu'au fond, rien n'est vraiment grave, ni vraiment important...

Jusque dans leurs rapports d'ailleurs...

Effectivement, ils savent bien qu'au bout du compte, c'est un concours de circonstances qui les a conduits à faire un bout de chemin ensemble. Une situation temporaire où il y a un peu de sentiments, un peu de service, un peu de magouille. Ils

Irène Montier-Duval est un personnage qui avance sur un fil entre la fantaisie, la comédie, l'énergie, et même le pathétique. Était-ce facile de trouver – et de garder - cet équilibre?

C'est justement ce qui est porteur avec ces rôles-là. L'aspect burlesque – une femme qui abandonne sur le bord de la route son sac Hermès rempli de billets pour aller faire pipi dans un champ! Et puis, ce côté un peu fêlé, un peu brisé, un peu cabossé

par la vie – cette femme qui se demande : « *Pourquoi je n'ai jamais su me faire aimer par un homme?* », qui sent bien que son avenir est menacé mais qui, pourtant, n'en finit pas de galoper... C'est justement ça qui est intéressant, un personnage qui n'est pas d'un bloc, où il y a beaucoup de facettes à jouer, surtout lorsque, comme ici, elles sont si bien dessinées. On n'a plus alors qu'à se laisser aller dans l'aventure, à se laisser porter par le rythme et l'humeur de

temps et se croisent. Tout de suite, entre nous, la confiance s'est installée. Et la complicité, le plaisir de travailler ensemble, de s'amuser ensemble. C'était un atout important parce qu'on n'était pas assez de deux pour affronter l'anxiété de Tonie! [Rires.] Tonie est en effet quelqu'un d'extrêmement angoissée qui peut avoir le sentiment si on ne prend pas son angoisse à bras-le-corps qu'on ne s'investit pas dans le film! Alors que la seule



la scène, à écouter le metteur en scène, et surtout à s'assurer qu'avec son partenaire on joue bien le même film, à essayer d'avoir avec lui un rapport de complicité. Et je dois dire qu'avec Édouard, on n'a pas eu à se forcer!

Vous le connaissiez?

On se connaissait comme ça, comme tous les gens du métier qui sont là depuis un certain

manière de s'y investir, c'est justement de ne pas prendre en charge son anxiété - sinon on se noie! Très vite, avec Édouard, on est arrivés à entendre ce qu'elle voulait mais sans se laisser déstabiliser par son angoisse. On a même eu tous les deux des moments de franche rigolade qui étaient nécessaires comme autant de soupapes de sécurité! D'autant qu'à cause d'une météo cauchemardesque, le tournage n'était pas de tout repos...

Quel est, selon vous, le meilleur atout d'Édouard Baer ?

De même qu'il était un partenaire idéal, d'un grand soutien, il était l'acteur idéal pour ce personnage. Il sait bien rendre son côté funambule, un peu désenchanté, à la fois émouvant et drôle. Sans doute parce qu'il a tout ça en lui. Je pense que le fait qu'on s'entende aussi bien tous les deux a rendu évidente la relation de ces deux

ont toujours l'élégance, quelles que soient les épreuves ou les difficultés qu'ils traversent, de cultiver une forme de légèreté. Il a cette délicatesse-là, et en même temps, il est capable, subitement, d'être totalement loufoque, de partir en vrille, de faire le pitre comme personne, avec de vrais moments de folie, d'invention, de délire comme j'ai pu, par exemple, en rencontrer chez Michel Serrault.



personnages. En plus, il est intelligent, cultivé et bien élevé – trois qualités pas si courantes que ça chez les acteurs ! Et puis, il est drôle, terriblement drôle... C'est intéressant et amusant de discuter, de passer du temps avec lui. Les rapports sont de qualité. Heureusement, parce qu'on a quand même passé de longues heures bloqués tous les deux dans la voiture ! Édouard fait aussi partie de ces rares personnes qui

En quoi diriez-vous que Tonie Marshall a le plus changé depuis VÉNUS BEAUTÉ ?

On s'était aussi retrouvées sur « France Boutique », mais j'avais juste une journée de participation, comme un clin d'œil amical. Je dirais qu'elle écoute sans doute davantage. Tonie, c'est quelqu'un qui travaille tout seul et qui a une force incroyable mais, en même temps, c'est comme si elle avait peur d'une certaine vulnérabilité et



qu'elle craignait qu'on sème le doute dans son esprit, qu'on la déstabilise. Donc, elle a parfois un peu de mal à écouter vos remarques ou vos propositions. Disons que ça s'est arrangé! On voit bien, par exemple, lorsqu'on lit le scénario que dans telle ou telle scène, elle fuit les explications parce qu'elle a peur d'aloudir le film, mais elles sont parfois indispensables à la compréhension d'une situation ou d'un rebon-

difficile, la rend aussi bouleversante. On a envie de lui dire: « Écoute, Tonie, essaie tout simplement de souffler et de dire « *Oh aujourd'hui je suis contente!* » simplement parce que ça te ferait du bien. » Sa presque incapacité à y arriver vous touche, vous émeut et vous attache. C'est quelqu'un qui n'est pas doux avec elle-même. On la sent rarement détendue, et pourtant elle peut aussi être très marrante, un peu frappadin-



dissement. Moi, c'est quand je ne comprends pas quelque chose que je trouve que le film est plombé, parce que du coup je cherche, je perds le fil conducteur de la scène. Voilà, c'est le genre de discussions qu'on peut avoir... C'est quelqu'un d'incroyablement persévérant et courageux. C'est une bosseuse, elle est très obsessionnelle dans le sens le plus rigoureux du mot. Et son anxiété qui, parfois, peut être un peu

gue même! Il n'y a qu'à voir son imagination débridée, cette vraie folie dont témoigne son écriture... Dans sa mise en scène, aujourd'hui, il y a aussi plus de fluidité, d'énergie... Elle s'est très bien entendue avec son chef opérateur, Christophe Offenstein qui est un type formidable, entouré d'une équipe exceptionnelle. Avec lui, tout est possible. Et il est toujours avec les acteurs, au plus près d'eux...

Vous avez également comme partenaires Guy Marchand et Maurice Bénichou...

Je connaissais un peu Guy Marchand mais je n'avais jamais travaillé avec lui alors que Maurice, il m'avait mise en scène au théâtre. Donc, on se connaissait bien. C'était amusant de les voir jouer le ministre et son âme damnée, de les voir devoir faire la paire, ce sont des natures tellement différentes, tellement antinomiques même...



Et aussi un étonnant acteur coréen...

Ça m'a beaucoup amusé. Il était très beau, il avait une allure incroyable. Il ne comprenait pas un mot d'anglais et moi, je parlais encore moins le coréen. Dans les scènes où j'étais avec les deux acteurs qui parlaient coréen, j'avais le sentiment d'être dans un film asiatique. Je ne comprenais rien! C'était amusant – mais ça, c'est la fantaisie de Tonie. Subitement on se retrouve comme ça dans des

situations incongrues, loufoques... On passe d'une chambre du Ritz au congrès des altermondialistes! C'est ce qui m'amusait dans ce personnage, elle a forcément besoin de s'intéresser à quelque chose. Si elle était restée quelques jours de plus dans la clinique où est le personnage de Bulle Ogier, elle serait prête à faire des recherches sur la maladie d'Alzheimer! C'est surtout quelqu'un qui, pour avoir le sentiment d'exister, a besoin de passion, de coup de cœur. C'est une aventurière qui retombe

sur ses pieds, parce que, comme le dit, le personnage de Guy Marchand, « *elle ne fait pas ça pour l'argent, c'est une sentimentale* ».

Si vous ne deviez garder qu'une seule image de toute l'aventure de PASSE PASSE?

La pluie! Dès qu'on tournait dehors, il tombait des cordes! Pour la fin du film, on devait tourner à Locarno,

Tonie m'a dit qu'elle y était allée plusieurs fois en repérages et que le temps y était merveilleux. Lorsqu'on est arrivés le premier matin, c'était la tempête! On serait cru à la pointe du Raz en novembre! C'était tellement raccord avec le début du film que ça finissait par en être drôle! À cause de la pluie, tout a relevé du miracle! En fait, sur les trois jours prévus à Locarno, on a quasiment tout fait le dernier jour où il a fait à peu près beau...

Édouard Baer

Entretien

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario de PASSE PASSE ?

Je connaissais Tonie, je savais qu'elle avait déjà pensé à moi pour d'autres films. Lorsqu'elle m'a fait lire PASSE PASSE, j'ai tout de suite trouvé formidables les rapports de ces deux personnages, le mien et celui que joue Nathalie. Ce temps suspendu entre deux personnes dans cette voiture volée, cette intimité étrange qui s'installe très vite entre un homme et une femme qui n'ont rien à voir. Et c'est une situation d'autant plus forte qu'ils ont des tas de gens à leurs trousses, qu'ils sont lancés dans une fuite en avant qui accélère la nature de leurs rapports. J'ai beaucoup aimé ce qui est le moteur du film : c'est le mec mou qui tient le volant et la fille énergique qui est sa passagère. Habituellement, surtout dans les « buddy movies », c'est le contraire : le mec énergique est au volant et le mou est traîné. Là, c'est le mou qui est sans arrêt poussé par l'autre – d'autant qu'elle a ce sac plein de billets qui est une carotte extraordinaire, un instrument de pouvoir magnifique ! Cela crée un sentiment paradoxal, un rythme même différent...

Avez-vous été surpris par le mélange des thèmes, par la volonté de Tonie Marshall de parler à la fois de la maladie d'Alzheimer que du trafic d'armes, de la corruption du milieu politique, du

rassemblement des altermondialistes, du syndrome de La Tourette ?

Au début, à froid, ça fait un peu peur ! [Rires.] Et puis, on se dit que c'est le truc de Tonie. On sait qu'elle ne va pas faire une comédie de gags. Mais une comédie de situations, d'atmosphères, nourrie de ses observations sur le monde et sur la société... En même temps, l'essentiel, le cœur du film, c'est ce rapport homme/ femme de deux milieux différents.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Il fait partie de ces gens très intelligents mais plutôt contemplatifs qui n'arrivent pas à mettre leur intelligence au service de leur vie. Il est très lucide, il voit très bien ce qui ne va pas mais sans avoir la capacité de résoudre quoi que ce soit. Il voit qu'il s'est fait arnaquer, que son beau-frère est un salaud, que sa sœur s'est faite avoir, qu'il faudrait faire quelque chose pour sa mère, il regarde ça, il en parle très bien, mais il ne peut quasiment rien y faire. Il y a les gens qui décident de changer le monde et ceux, un rien désabusés, qui ne peuvent pas faire autrement que le regarder avec une sorte d'ironie. C'est un personnage à la Tchekov. Presque un anti-héros de cinéma. C'est la situation qui va le transformer en personnage de cinéma. Le fait que, contre toute attente, un beau matin, il réagisse et, sans bien comprendre ce qui lui arrive – la fameuse goutte d'eau, sans doute ! - pique la BMW de son beau-frère ! Lui, il serait prêt à rentrer au bout de dix minutes, seulement, voilà, il tombe sur elle... Là où il est intéressant aussi, c'est qu'il a des profondeurs, des colères,



des complexités, et, bien sûr, ce rapport particulier aux femmes, ce besoin de séduction...

Le choix de son métier n'est pas un hasard: il est prestidigitateur et pratique l'art d'escamoter les choses. C'est presque une métaphore de sa vie...

C'est vrai. Enfin, il ne l'est pas totalement puisqu'il ne peut pas exercer son métier, il n'a pas de public, il attend des contrats. Dans son cas, c'est presque plus

entre ses dents en conduisant: « *Qu'est-ce que c'est que celle-là? - Qu'est-ce que vous avez dit? - Non, non, rien!* » D'autant que le fait de passer énormément de temps côte à côte dans la voiture, ça crée quelque chose de différent dans les rapports humains. On se parle sans se regarder, on dit des choses qu'on n'oserait pas dire si l'on était face à face, dans le regard de l'autre. Et puis, la route, ça inspire incroyablement... Ça crée un type de relation très étonnant. Une véri-



un état qu'un métier. Il vit dans sa magie comme un musicien dans sa musique. Il se fait des tours pour lui-même. J'aimais bien justement qu'il soit magicien, qu'il ait un savoir faire, qu'il ait ces gestes habiles et élégants, qu'il ait fait de la danse quand il était enfant... Ça en fait un personnage lunaire dont le rapport au monde est finalement assez gracieux. Et je le voyais bien avec une sorte d'humour pas tournée contre les autres, mais contre lui-même... Ça met une petite distance avec la brutalité de la vie, ça la ouate un peu. J'imaginai un type qui parle quasiment

table intimité. Ils sont dans ces 2m², ils regardent la route défilier, chacun avec leur vie, le monde s'agite autour, c'est très particulier.

Quel est, selon vous, le meilleur atout de Nathalie Baye pour jouer cette aventurière des temps modernes?

J'ai adoré travailler avec elle! Elle joue le culot de manière extraordinaire. Je savais qu'elle ferait très très bien les scènes de comédie, les fameuses certitudes, les côtés comme ça énergiques, un peu

péremptoires, la séduction sûre d'elle-même d'une femme qui n'a pas eu l'habitude qu'on lui dise non... Mais ce qui m'a le plus épaté, c'est sa faculté à rendre ces moments où ces personnages agités s'arrêtent, baissent la garde, ces instants d'abandon... La scène où elle me dit « *Vous ne voulez pas venir, vous et moi on va faire des grandes choses?* », où elle tente une dernière fois sa chance, c'est extraordinaire! Je me souviens d'avoir joué cette scène dans son œil et

Comment définiriez-vous Tonie Marshall comme metteur en scène? Elle se qualifie elle-même « d'emmerdeuse »...

Oui, mais tant mieux! On n'attend que ça d'une metteur en scène, qu'elle soit emmerdante sinon à quoi servirait-elle? Au théâtre, on se corrige soi-même parce que le public vous indique tout de suite ce qui marche ou pas. On sent bien soi-même ce qu'il faut faire. Au cinéma, à moins d'être un génie



d'avoir été vraiment touché. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont leurs rapports s'inversent, lorsque, lui, tout à coup, parce qu'il est poussé à bout, parce qu'il en a marre, parce qu'il prend à cœur son histoire à elle, prend le taureau par les cornes, alors qu'elle s'effondre petit à petit, qu'elle n'arrive plus à tenir, à y croire encore... De voir Nathalie jouer ces moments-là, c'était bouleversant... Je me souviens de « Venus Beauté » où Tonie lui avait déjà donné une scène comme ça d'abandon dans un restaurant, elle était bouleversante...

de la focale, de savoir exactement ce qui est en train d'être pris, c'est plus difficile. Tonie sait bien que le scénario n'est qu'un outil, et que le film, c'est ce qui se passe ici et maintenant lorsque la caméra tourne. D'où son anxiété. Car c'est un monstre d'anxiété mais avec le pendant: un enthousiasme, une énergie, une force incroyables. Pour elle, et du coup pour nous, ce n'est pas un film de plus, un film enchaîné après un autre et avant un autre. C'est comme si c'était le premier – ou le dernier. Ça fait un plateau très intense - et c'est formidable.



J'adore la voir avant chaque prise devant le combo croiser les doigts – pour conjurer le mauvais sort! Même si ça n'a pas suffi pour éloigner le mauvais temps! Le plus étonnant avec Tonie, c'est que finalement, quel que soit le chemin qu'elle emprunte, elle arrive à faire du Tonie Marshall! Ça me fascine. On a le sentiment parfois qu'elle ne sait plus, qu'elle est découragée, ou au contraire qu'elle est très encourageante et très enthousiaste, que le film va avoir huit tons différents, huit styles, et à l'arrivée, il y a une sorte de logique, une atmosphère particulière, un rythme singulier...

On a le sentiment que Darry Marzouki est assez proche de vous...

...Le côté aquoiboniste sans doute... Et puis, Tonie a retravaillé le scénario après m'avoir proposé le rôle...

...tout en étant un vrai personnage. Comment travaille-t-on cet étrange mélange?

Pour beaucoup de scènes, des scènes d'humeur, de rythme, de comédie, je travaille sur la déconcentration. C'est-à-dire juste se maintenir en éveil, rester dans l'énergie. Il faut donc que je déconne avec l'équipe juste avant et après, parce que si je m'arrête, si je me pose, je serai éteint au moment de la prise. Tonie s'inquiétait car elle me voyait déconcentré. « Arrête! arrête de déconner! » Et je lui disais: « Tonie on reste en éveil, tu sais on doit être brillant trois minutes par jour et on ne sait pas lesquelles seront les trois bonnes, donc il faut

tout le temps rester en alerte, sur le qui-vive, dans l'énergie... » En revanche, il y a d'autres scènes qui se travaillent comme au théâtre, des scènes d'abandon, des scènes comme celle de la station-service où il parle de lui. Là, il faut savoir le texte au cordeau pour être plus libre, pour pouvoir justement s'abandonner. Après, la silhouette qu'on se fabrique vous aide: les cheveux longs, des petites baskets, une veste sans épaule, un pantalon où on met les mains dans les poches... Le côté « vieux jeune ». J'adore les trucs de vêtements, ça n'a l'air de rien mais c'est essentiel. Tout d'un coup, on voit ce personnage habillé comme ça, assis dans cette voiture, on voit déjà un décalage, et ça aide... En plus ce qui était passionnant, c'est que c'est ce genre de film où on se nourrit à 80% du jeu de sa partenaire. Mon personnage n'est pas très bavard, c'est un personnage d'écoute. C'est un rôle de réaction, alors justement ce qui est difficile c'est de faire monter l'humeur, la tension. Il faut passer par des tas d'étapes - curiosité, séduction, lassitude... C'était ça le challenge comme, bien sûr, on ne tournait pas dans l'ordre. D'autant qu'avec Nathalie, on s'est très bien entendus tout de suite, il fallait faire attention qu'il n'y ait pas trop de complicité, que notre complicité ne soit pas trop en avance sur celle des personnages...

Vous avez des scènes très émouvantes avec Bulle Ogier qui joue votre mère...

Ah, c'était formidable! On est un peu des enfoirés, les acteurs, on se sert de tout et même du

vrai malaise que peut créer le rôle. Je sentais bien que Bulle était impressionnée de jouer cette mère, victime d'un Alzheimer, qui part en maison de santé... Parfois la chance qu'on a, c'est quand le jeu consiste juste à se laisser aller à la situation. Quand il y a Bulle Ogier qui a cette anxiété-là et qui joue ça comme ça, je la regarde vraiment, je regarde son visage, je vois son émotion et je n'ai pas à jouer. J'aime beaucoup la scène où il marche avec

dans la vie de se servir des autres pour se parler à soi-même...

Vos scènes avec JoeyStarr sont d'une autre nature...

C'est vrai, mais ce n'est pourtant pas très différent... Quand vous êtes à dix centimètres de JoeyStarr et qu'il vous dit en vous regardant dans les yeux « *Je vais t'en mettre une!* », il n'y a pas à jouer non plus!

32



elle dans le parc et lui dit que sa vie aurait sans doute été changée s'il avait fait la boxe au lieu de la danse, et qu'elle le gifle. Comme si tout d'un coup, elle avait compris ce qu'il lui disait... C'est formidable. Ce sont des idées merveilleuses de Tonie, comme l'histoire de Darry Cowl. Ce ne sont pas des gags, c'est juste gracieux... On sent que pour Tonie, l'histoire est un prétexte à montrer des choses, à évoquer les rapports entre les gens, les difficultés qu'on a à se parler, cette manière qu'on peut avoir

Moi, Édouard Baer, je commence à baliser – même si je le connais dans la vie et que c'est quelqu'un de charmant! C'est génial d'avoir pris un mec comme lui. J'étais ravi, je me suis servi de ça...

S'il ne devait vous rester qu'une image de toute l'aventure...

Il m'en reste plein! Des scènes de rigolade avec Nathalie... Être dans une voiture, c'est un peu comme être dans un lit. On oublie presque l'équi-

pe autour. D'ailleurs, parfois, on a l'impression qu'ils nous ont oubliés à l'intérieur de la voiture! Ou alors, cela devient un spectacle ubuesque de les voir s'affairer sous des trombes d'eau... On a l'impression d'être des enfants tout à coup, deux petits enfants choyés... Et puis, il y avait l'équipe de l'opérateur, Christophe Offenstein, que j'ai trouvée merveilleuse... Moi, je regardais Tonie, elle ne vivait pas le même tournage que nous! Et je me disais: « *Quel délice de ne pas être à sa place!* »

Justement, d'être vous-même passé à la réalisation, est-ce que ça a changé votre regard sur un plateau?

Je crois que je suis moins emmerdant que les autres acteurs! Parce que je sais le nombre de problèmes qu'un metteur en scène a à résoudre. Et à moins d'avoir vraiment besoin, il faut le laisser tranquille le plus possible! Et si on a un doute, se débrouiller pour trouver quelqu'un d'autre... Il faut être en soutien d'un metteur en scène et pas le contraire. En même temps, je pense que je suis quand même chiant parce que ça m'amuse tellement d'être sur un plateau de cinéma que j'ai envie de rigoler tout le temps! ça doit donc finir par être insupportable. Je pense que Tonie, parfois, n'en pouvait plus de moi! [Rires.]



Liste artistique

Nathalie Baye

Irène Montier Duval

Édouard Baer

Darry Marzouki

Guy Marchand

Pierre Delage

Mélanie Bernier

Sonia Yacovlev

JoeyStarr

Max

Maurice Bénichou

Serge

Bulle Ogier

Madeleine

Sandrine Le Berre

Carine

Michel Vuillermoz

Sacha Lombard



Liste technique

Producteurs

Tabo Tabo Films
Olivier Bomsel
Alain Peyrollaz

Co-producteur (Suisse)

Saga Productions

Réalisatrice

Tonie Marshall

1^{er} assistant

Simon Rooke

Directeur de production

Nicolas Royer

Régisseur Général

Olivier Lagny

Directeur

de la photographie

Christophe Offenstein

Scripte

Josiane Morand

Ingénieur du son

Jean-Jacques Ferran

Chef décorateur

Pierre François Limbosch

Chef monteur

Jacques Comets

Chef costumière

Catherine Bouchard

Chef maquilleuse

Françoise Andrejka

Chef coiffeur

Cédric Chami

Chef électricien

Michel Tessier

Chef machiniste

André Kalmes

Photographe

Jérôme Presbois

Casting

Nicolas Ronchi

Compositeur

Labo Orchestra
et Bruno Fontaine

Photos © JérômePrébois





WARNER BROS. PICTURES

© 2008 Warner Bros. Ent. Tous Droits Réservés

DISTRIBUE PAR WARNER BROS. PICTURES FRANCE

